

Postface

Lorsqu'un ami, qui est un combattant de la cause arménienne, écrit sa propre histoire, il est impossible de rester à l'abri de découvertes saisissantes. Et lorsque celles-ci concernent la part humaine de ce combattant, elles nous touchent d'autant plus profondément.

Au commencement un lecteur non prévenu s'attendrait certainement à un récit qui concerne ce que nous nommons communément la petite histoire qui reste bien souvent inconnue de la plupart. Cependant ici, grâce au héros de ce livre, nous découvrons que cette petite histoire est résolument accrochée à la Grande et qu'elle ne peut en aucun cas être parcourue de manière indépendante. Car les événements qu'elle décrit appartiennent à la Grande et sont même parfois éclaboussés par cette dernière.

Les exemples traversent le livre du début à la fin. Il est difficile de ne pas voir dans l'amour pour la grand-mère cet aspect des choses. Le génocide de 1915 constitue le substrat de cette histoire malgré la différence temporelle. Cela est visible dans le piège turc qui lui est tendu, ainsi que dans la remarque subversive sur la trop grande présence d'églises. Même l'amour de Vartan pour la musique et dont le talent ne peut être caché par la discrétion du récit, sera lui aussi une des victimes de la barbarie turque avec l'expulsion de Pandelli qui laissera son accordéon à son disciple Vartan.

La fascination du héros pour la vitesse qui n'apparaît pas seulement dans l'épisode de la voiture, n'est-elle pas révélatrice de la volonté non pas de fuir ou de s'échapper mais de s'évader. Ce récit représente une grande évasion à l'échelle humaine. Et le concours du *Robert College* en est un élément de preuve. D'ailleurs à ce sujet, comment ne pas voir le poids de l'assassinat de Kennedy. Néanmoins peut-être que c'est justement cette résilience qui explique la capacité du héros à être sensible à l'humour américain malgré la perte de toutes ses photographies sur la culture

arménienne. Il faut dire qu'il avait été frappé par l'aisance de son professeur au sujet du premier dictateur du vingtième siècle. Surtout en connaissant le risque encouru. Mais comme il le dit si bien lui-même après ses études : *risque zéro égal bénéfice zéro*. Car cette évasion mûrement préparée n'était pas sans risque. Il fallait tout recommencer à zéro. Seulement était-ce vraiment un choix ?

Le poids de l'armée dans l'imaginaire populaire était révélateur de l'emprise de la barbarie. Vartan pouvait faire table-rase du système car il était libre mais il ne pouvait pas couper ses racines arméniennes. Il n'était pas Turc. La perfide Turquie ne voulait aucunement de lui. Il était Arménien dans l'âme mais sa vie, française. Car il ne pouvait être insensible à la culture française. La vie de notre héros est un pont américain entre l'arménité et la France au-delà de l'obstacle trouble de la Turquie. Son amour pour la musique, sa passion pour la littérature, tout le rapprochait de la France. Même les sauces françaises alors qu'il ne mangeait que pour vivre.

À force de vivre dans l'ombre en raison de son arménité, il a appris à vivre dans la nuit avec sa guitare demi-lune. C'était sa manière à lui de vivre dans un territoire occupé où même l'histoire devait se cacher. Même la Faculté des Lettres n'avait pu que le décevoir tellement elle était imbibée de cette haine héréditaire artificielle à l'encontre des siens. Il était né ennemi de la Turquie, non pas par volonté mais par hérédité. Comme s'il était coupable de ne pas avoir disparu dans le génocide. Il était comme un survivant c.-à-d. coupable d'être encore vivant. C'est d'ailleurs cela qui l'exclura du cours d'art byzantin qui ne supportait que l'Histoire falsifiée de l'État turc. C'est aussi la raison de sa prise de contact avec le monde intégriste dans un pays officiellement laïc. Alors, comment ne pas se procurer un pistolet pour se sentir enfin protégé dans un univers de violence ?

Il avait fallu l'influence d'Albert Camus pour éviter à notre héros, bien-aimé, de commettre un suicide mental en restant dans un pays raciste

et nationaliste. Les aventures de la nuit ne pouvaient rien changer à cette inexorable volonté de liberté. Une liberté qui ne pouvait supporter d'être bafouée dans un État de non droit. Heureusement Vartan avait sept vies à l'instar de 007. Il lui fallait bien cela pour échapper aux vautours de la Turquie.

Mais heureusement Vartan tenait aussi de Sherlock Holmes. C'est cela qui lui permit d'atteindre son objectif principal à savoir arriver en France malgré toutes ses péripéties dans cette marche forcée à la Turquie. Cependant il ne faut pas l'imaginer s'établir pour s'asseoir sur ses lauriers. Parce que les aventures ne cessèrent pas en France et même en Europe car qui aurait pu arrêter Vartan dans sa Simca 1000 rallye? Or c'est en France que Vartan découvrit qu'il appartenait à un peuple qui avait plus de 3000 ans d'existence. Il n'était plus seulement un petit Arménien qui avait vécu après le génocide. Dans cette recherche polycyclique de son identité, il sera aussi passé par la case apatride.

Dans ce livre c'est cette ascension vers les sommets que nous offre notre ami Varoujan qui est, comme l'a écrit Albert Camus, lui aussi, un premier homme.

Nikos LYGEROS
Conseiller stratégique